

« Tu sais que nous y avons encore un parent, un proche parent de ta mère, le marquis d'Alconcestro, très bien en cour, aimé du roi. Sa femme a de hautes relations, elle n'a pas d'enfants, et je crois qu'elle serait heureuse de t'avoir près d'elle pendant quelque temps. Il ne faut pas que tu la négliges, cette bonne marquise. Avec elle tu iras à la cour... tu verras Versailles!... Marly!... »

— Oh! père, dit Roberte anxieuse, malgré ces promesses tentantes, j'aime mieux rester près de toi... Je crains de te voir encourir la colère de l'archiprêtre de Mende... J'ai peur que tes services passés ne soient oubliés du roi... Peut-être aussi ne m'as-tu pas tout dit?...

Une impression pénible crispa légèrement pendant un instant les traits du comte; mais il se remit vite.

« Pas tout, en effet, répondit-il en s'efforçant de prendre un air enjoué; il peut se faire que je sois obligé de quitter Bralles d'ici peu... et c'est une des raisons pour lesquelles j'ai écrit au marquis. Mais rassure-toi, mon enfant, en ce qui me concerne, je n'ai rien à craindre de l'archiprêtre; il sait que je t'ai élevée pieusement dans la religion de ton père. Un moine du diocèse de Mende ne vient-il pas toutes les semaines célébrer l'office catholique dans la chapelle de mon château? L'archiprêtre ne l'ignore pas. Quant au Roi... un grand monarque se souvient toujours de ses fidèles serviteurs. D'ailleurs M. de Lucel, aussitôt de retour à son régiment... demain, va demander un congé et se rendra à Paris; il verra le Roi... M. de Louvois... car aujourd'hui les de Lucel ont leurs entrées partout. »

— Oh! puisse-t-il te sauver, père, et je lui en serai reconnaissante toute ma vie! » s'exclama Roberte avec un accent ému qui n'échappa pas à son oncle.

Le brave seigneur sourit finement, heureux de trouver ainsi l'occasion de dire à sa nièce tout ce qu'il avait à lui dire.

De Lucel, en effet, n'avait pas gardé longtemps le secret que lui avaient confié les marguerites, et dans le long entretien qu'il avait eu avec le comte de Bralles, il le lui avait révélé.

Que lui avaient donc dit les fleurs?

* * *

« Excellente famille que celle des de Lucel, reprit le comte. J'ai connu le père de notre ami... on peut dire notre ami?... »

Et comme sa nièce ne bougeait pas :

« Tu ne me réponds pas? interrogea-t-il. »

— Mais... si... oui, mon oncle, » on peut dire notre ami, je crois, dit Roberte, qui n'appelait M. de Bralles « mon oncle » que dans les circonstances très graves.

Il faut croire qu'elle se trouvait dans une de celles-là, mais l'oncle ne parut pas s'en apercevoir.

« Excellente famille, continua-t-il... Je disais donc que j'avais connu le père de notre ami sous le règne de Sa Majesté Louis XIII; il était page... nous avions quinze ans... »

Puis, interrompant ses souvenirs :

A propos, dit-il d'un air indifférent, tu as laissé tomber bien des pétales en faisant ton bouquet. »

Et du bout du pied il poussa les pauvres débris de fleurs restés sur le parquet de l'appartement où il se trouvait.

Roberte rougit, et, baissant les yeux pour regarder à terre, elle resta pensive sans répondre.

Les fleurs avaient-elles donc trahi le secret des questions qu'elle leur avait posées?

« Allons, dit gaiement l'oncle en venant s'appuyer sur le dossier du fauteuil où la jeune fille était assise, il faut que tu saches que M. de Lucel m'a longuement parlé de toi aujourd'hui.

— Ah!

— Oui, il m'a dit...

— Il t'a dit?...

— Il m'a dit... qu'il t'aimait. C'est un bon soldat, ma chère fille, un brave garçon. L'aveu qu'il m'a fait, dans les circonstances où je me trouve... où nous nous trouvons... démontre qu'il a du cœur. Va, tu peux l'aimer; ce qu'il m'a dit tout à l'heure n'a pu lui être dicté que par un sentiment pur... et désintéressé. Si tu savais!... Enfin, je sais qu'il t'aime... sincèrement.

— Père! tu me le dis d'un tel ton que je le crois vraiment, répondit la jeune fille.

— Tu le crois, mon enfant? Eh bien, regarde-le par cette fenêtre qui se promène dans la cour intérieure du château. Il attend que je l'appelle, et si je l'appelle en ta présence, il saura qu'il peut espérer, et bénir les marguerites.

— Dis-lui donc de venir, » répondit Roberte.

* * *

Le cornette baron de Lucel entra radieux dans l'appartement où l'attendaient le comte de Bralles et Roberte.

Il baisa longuement la main de la jeune fille et, tout naturellement, se trouva dans les bras de l'oncle, qu'il embrassa avec reconnaissance.

Qu'eût dit M. de Louvois, s'il avait vu ce dragon donner si chaude accolade à l'hérétique dont l'archiprêtre de Mende venait de mettre la tête à prix?

Peut-être ce grand génie militaire dont la France s'honore eût-il compris l'iniquité de son œuvre, qu'il croyait sainte.

Mais M. de Louvois n'était pas là, et l'officier du régiment de Noailles pensait à tout autre chose qu'à la personnalité du terrible ministre de la guerre, qui l'avait envoyé dans la Lozère convertir les hérétiques à coups de fusil.

L'amour chantait dans son cœur, il aimait, et Roberte était sa fiancée!

Le comte de Bralles, pour ne pas gêner la loyale et pure expansion des deux âmes qu'il avait réunies, laissa un instant à leurs confidences les jeunes gens, dont les lèvres ne bougeaient pas, mais dont les yeux parlaient éloquentement. Il alla, sous un prétexte futile, remplacer Lucel dans la cour intérieure de son château. Mais il revint bientôt, et claquant dans ses

mains pour interrompre les doux propos des heureux fiancés :

« Allons, dit-il très haut, il est temps de se mettre à table. M. Boileau-Despréaux prétend, avec raison, qu' « un souper réchauffé ne valut jamais rien ». Ne faisons pas attendre nos officiers de bouche. A table, mes enfants !

« Baron, votre bras à ma fille ! Dragon conquérant et conquis, passez devant. »

Tout heureux du bonheur qu'il voyait près de lui, le vieux seigneur, contre toute étiquette, suivit jusqu'à la salle à manger les amoureux dont les jeunes têtes brune et blonde se frôlaient.

III

LE FESTIN DE BALTHASAR

L'excellent maître queux du comte de Bralles s'était vraiment surpassé.

Le dîner de fête organisé par Roberte se composait de choses exquis, qu'annonçaient les menus présentés par les valets :

Potage d'Estudeaux¹
Pâtes filées
Œufs à la Huguenote
Filet de Cerf poivrade
Pâtés de Gelinottes et Râles

1. Menu du dix-septième siècle.

Asperges fricassées
Poulets d'Inde à la Framboise
Crèmes — Pistaches — Masepains — Frangipanes.

FRUITS

VINS

Des Garrigues — Mourastel — Picardan — Lunel et Frontignan.

Nous nous bornons à citer ici, pour les gourmandes, la recette du potage d'Estudeaux.

« Il est fait, dit Vatel, avec de la chair de perdrix désossée, arrangée en bisque et parsemée de petites croûtes séchées et mitonnées, arrosées de bouillon d'amandes. »

Le reste était tout aussi succulent.

*
* *

« C'est un vrai festin... de Balthasar, » dit gaiement de Lucel, en dépliant sa serviette parfumée à l'eau de rose, de nêfle et de mélilot.

Ce nom jeté par hasard fit involontairement tressaillir le comte de Bralles.

On dit festin de Balthasar pour qualifier un repas somptueux, et l'on a raison, car Balthasar est le surnom donné au prince Nabonid, le dernier roi de Babylone, célèbre par son faste et ses orgies. Mais on oublie trop les conditions dans lesquelles le prophète Daniel annonça à ce monarque asiatique l'anéantissement de son royaume.

Au milieu d'un magnifique festin oriental qu'il

donnait, Balthasar Nabonid, couronné de fleurs, mais l'esprit troublé par les vins qu'il avait bus dans les coupes serties de pierres précieuses, vit tout à coup une main tracer sur le mur, en face de lui, trois mots mystérieux :

Mane! — Thecel! — Phares!

Aussitôt il bondit de son lit les yeux hagards.

D'un geste farouche, il fit cesser les danses lascives des joueuses de flûte, qui tremblèrent, et commanda qu'on allât chercher le prophète Daniel, pour lui traduire les trois mots qui troublaient son orgie.

Le prophète Daniel déclara, au milieu d'un silence terrible, que ces trois mots annonçaient :

Le Malheur! — La Ruine! — La Mort!

Trois jours après, la merveilleuse Babylone aux palais de porphyre était réduite en cendres, et Balthasar était mort.

*
*
*

Les deux fiancés, joyeux, n'eurent aucune réminiscence de cette tragédie.

Dieu voulut leur laisser sans doute une heure de joie et de bonheur complet.

Le repas fut gai comme il convenait.

Mais, comme il se terminait en une agréable et douce conversation que de Lucel et Roberte poétisaient de leurs rêves d'amoureux, un homme devant qui tous les laquais s'effacèrent avec respect entra

dans la salle... Il apparut terrible comme la statue du commandeur au festin de Pierre.

L'accoutrement rustique de cet homme contrastait singulièrement avec le luxe du lieu où il pénétrait familièrement.

Vêtu comme un paysan d'une grande blouse serrée à la taille par une bande de peau de mouton, il portait sur la tête un toquet de velours d'où s'échappait une épaisse chevelure noire qui s'enroulait en boucles.

Son allure était fière, et son visage empreint d'une grande noblesse; cependant il ne portait point d'épée comme les gentilshommes.

Il avait la mine jeune et hardie, le teint pâle et la figure creusée par la fatigue.

« Le pasteur Léger! s'exclamèrent à la fois le comte de Bralles et Roberte, qui se levèrent de table.

— C'est lui-même, comte, qui vous salue, » répondit le nouveau venu en promenant un regard étonné sur la table somptueusement servie et sur de Lucel en uniforme.

Celui-ci, mis au courant de la personnalité du pasteur, s'avancit déjà vers lui, tendant la main, lorsque Léger, reculant d'un pas à son approche, fit un geste qui cloua l'officier sur place.

« M. de Lucel est mon ami, dit le comte de Bralles, intervenant, c'est le fiancé de Roberte. Je vous expliquerai tout à l'heure ce qui vous étonne... Mais... vous avez les traits bouleversés. Qu'y a-t-il donc? mon cher pasteur... »

Léger ne répondit pas.

« Asseyez-vous donc, continua M. de Bralles, buvez un peu de vin pour vous reconforter... et puis... parlez! »

Les laquais poussèrent un fauteuil près du pasteur; mais celui-ci ne bougea pas et resta debout, l'air défiant, comme galvanisé par la présence de Lucel et le décor de fête au milieu duquel il se trouvait.

Roberte lui tendit une coupe qu'avait emplie son fiancé, mais il la repoussa.

« Pour boire à la santé du Roi, dit-il, jamais!

— Ah! permettez, monsieur, dit vivement de Lucel, je ne souffrirai pas... »

Il fallut que le comte de Bralles intervînt de nouveau.

« Pasteur, vous attendrez mes explications... »

Mais Léger l'interrompit.

« Les explications d'un homme que j'avais quitté fidèle, et que je trouve à cette heure trinquant gaiement avec un officier du Roi! dit-il en se croisant les bras; les explications d'un homme en joie, sans doute, d'avoir sauvé sa tête mise à prix avec la mienne, en laissant massacrer ses vassaux! »

Il n'acheva pas. A ces dernières paroles, Roberte, devenue tout à coup pâle comme une morte, s'évanouit dans les bras de son fiancé, dont le front se rida d'un pli de colère.

C'en était trop aussi pour le comte de Bralles, qui, saisissant Léger par le bras, s'écria hors de lui :

« Par Dieu, pasteur, taisez-vous!... pas un mot de plus, vous entendez... Voyez ce que vous avez fait... »

Et il lui montra Roberte, que Lucel, aidé des valets, étendait dans un fauteuil.



« C'est lui-même, comte! »

Toute l'exaltation du pasteur Léger se fondit à cette vue.

« C'est bien, répondit-il d'une voix pleine d'amertume, j'attendrai... »

Des servantes aidées de laquais emportèrent Roberte évanouie.

Entre les trois hommes restés en présence, le comte de Bralles, de Lucel et le pasteur Léger, il y eut quelques minutes d'un silence pénible.

Le comte de Bralles était appuyé sur la table, la tête dans ses deux mains, comme si la scène qui venait de se passer eût anéanti toute son énergie et comme s'il eût voulu cacher des larmes!

Le cornette de Lucel, debout à ses côtés, tordait violemment ses moustaches brunes d'un air qui n'annonçait rien de bon.

Le pasteur Léger, les bras croisés devant une fenêtre, fixait d'un air sombre l'horizon noir, au fond duquel apparaissaient quelques sinistres lueurs entourées d'épaisses fumées.

Les trois mots : *Mane — Thecel — Phares* — s'écrivaient en lettres de feu sur les rocs des montagnes, et le pasteur Léger les traduisait comme autrefois avait fait le prophète Daniel : Malheur, Ruine et Mort.

Mais il fallait être prévenu et savoir que les dragons de Noailles, conduits par le capitaine du Chayla, neveu de l'archiprêtre de Mende, étaient revenus tout à coup dans le village de Bralles, pour reconnaître que ces lueurs et ces fumées lointaines étaient produites par des incendies.

CHAPITRE V

LE CHRIST SUR LA MONTAGNE

« Et moi je vous ai dit de vous aimer les uns les autres, et de vous entr'aimer comme je vous ai aimés¹. »

(Le Christ sur la montagne :
Évangile selon saint Jean,
chap. XIII.)

Ce fut le comte de Bralles qui, le premier, rompit le silence.

S'étant brusquement levé, il montra une figure impassible comme s'il n'avait point pleuré; puis, s'approchant de Léger, il lui frappa sur l'épaule.

« Pasteur, dit-il, vous m'avez fait la honte de douter de ma loyauté, et vos paroles terribles viennent de

1. Ce texte a inspiré au grand peintre Debat-Ponsan un merveilleux tableau. Dans une vallée étroite défilent des guerriers, les seigneurs des croisades, le pape Urbain, des reîtres, des moines, des monarques, François I^{er}, Charles IX, Louis XIV. Devant eux sont couchés les cadavres des victimes qu'ils ont immolées au Christ. Et le Christ apparaît sur la montagne, en robe blanche, et leur adresse le reproche d'avoir forfait à ses lois d'amour : « Et moi je vous ai dit de vous aimer les uns les autres et de vous entr'aimer comme je vous ai aimés. »